

régence qui sera toujours une barrière infranchissable entre les libéraux et nous.

D'un autre côté nous sommes trop peu nombreux pour pouvoir occuper tout le pays.

Il faut faire abstraction de l'armée mexicaine alliée, qui continue à désertir par compagnies entières.

Tant qu'on n'arrivera pas à lui donner une organisation française, ce sera plutôt un embarras qu'une aide, et cependant cette armée nous coûte assez cher.

Ce qui nous paraît malheureusement certain, c'est que nous sommes ici pour longtemps, et que nous ne voyons pas le moyen d'en sortir.

Adieu, mes chers parents, je vous embrasse de tout mon cœur, et vous charge d'être mon interprète auprès de tous nos amis. Encore une fois soyez raisonnables, faites comme moi et acceptez les choses telles qu'elles sont.

H. L.

XXX

Mexico, le 24 octobre 1863.

La question du Mexique est plus embrouillée que jamais, et nous n'y comprenons absolument plus rien.

La régence est en révolte contre nos idées et nos intentions. Elle ne veut à toute force pas rapporter le décret sur le séquestre. De plus elle va promulguer un nouveau décret pour mettre les prêtres hors la loi commune, et les rendre seulement justiciables de leurs pairs, d'après la loi canonique.

On n'a pas idée d'un entêtement et d'un aveuglement pareils.

Le général Bazaine ne sait que faire. Le seul moyen serait de déclarer l'état de siège, et de mettre la régence à la porte; mais c'est un moyen extrême, et je comprends qu'il n'ose pas l'employer.

Les mesures radicales ne sont pas, du reste, dans son caractère, qui est peut-être empreint de faiblesse. Il ménage trop la chèvre et le chou.

Il paraît qu'il aurait dit ces jours derniers que s'il voulait il aurait bientôt éclairé la situation, mais qu'il n'osait le faire parce qu'il n'avait reçu de Paris aucune instruction, et qu'il croyait qu'on voulait laisser les choses dans l'obscurité. Pour mon compte, je ne crois pas à ce cancan, et je suis convaincu, au contraire, que l'Empereur voudrait bien avoir une solution à annoncer aux Chambres. Le doute dans lequel on se trouve nous fait le plus grand tort.

Les guérilleros se montrent de nouveau partout; il y a une quinzaine de jours, à six kilomètres de Vera-Cruz, il ont enlevé les rails du chemin de fer, et ont fait feu sur le convoi qui a déraillé. Mon ami Ligier, qui venait d'être nommé chef de bataillon à la légion étrangère, se trouvait dans le train; il a reçu trois balles et est mort.

Dans le Nord, on dit que les libéraux réunissent leurs troupes, et veulent s'opposer à nos excursions. Je ne crois malheureusement pas à cette nouvelle; les libéraux, plutôt que de nous attendre en rase campagne, fuiront toujours devant nous; seulement ils nous harceleront continuellement et couperont nos communications.

J'ai peu de confiance dans les résultats de l'entreprise que nous allons tenter. La première colonne de notre division est partie hier; elle s'arrête à Tepiji, à quinze lieues d'ici, sur la route de Queretaro. Dans huit ou dix jours au plus tard, nous allons la rejoindre avec le reste de la division. Nous irons tous ensemble à Queretaro qui est à cinquante-quatre lieues de Mexico. Nous y serons du 12 au 15 du mois prochain, et nous attendrons le général en chef.

Il est probable que nous pousserons alors à Guanajuato et à San Luis.

Serons-nous plus avancés là qu'ici? J'en doute!

La morale de la chose, c'est que nous ne voyons pas le moyen de sortir du Mexique; plus nous allons et plus la question s'embrouille et devient difficile.

Mon cheval est sauvé; je pourrai l'emmener, et j'espère pouvoir le monter dans un mois.

On m'a écrit d'Orizaba que ma caisse est retrouvée, et qu'on me l'enverra par la première occasion; peut-être le convoi qui arrivera demain me l'apportera-t-il. J'ai donc été bien inspiré en ne me faisant pas faire d'effets.

H. L.

XXXI

Mexico, le 8 novembre 1863.

Nous partons demain matin, et je n'ai que quelques minutes à vous donner, car j'ai encore tous mes préparatifs de départ à faire.

Nous allons à Queretaro avec notre division tout entière.

Le général Bazaine avec la première division se dirige vers l'ouest.

Nous ne savons nullement ce que nous allons faire, ni jusqu'où nous irons. Il est cependant probable que, tout en prenant des chemins différents, nous nous réunirons quelque part, car nous emmenons avec nous le matériel de siège, le parc du génie, et le parc d'artillerie de toute l'armée.

Je ne crois ni à de nouveaux sièges, ni à de grands combats; nous aurons tout au plus de petites escarmouches d'avant-garde, et je suis sûr que nous entrerons dans toutes les villes sans coup férir.

Lorsque vous recevrez cette lettre, vous apprendrez par les journaux les résultats de la lutte entre le général en chef et la régence. Le général Bazaine, s'appuyant sur les ordres de l'Empereur, a forcé la main à Almonte et à Salas qui se sont résignés à

rapporter le décret sur le séquestre, et à en rendre un autre pour rassurer les acquéreurs des biens du clergé et les possesseurs de *pajaros*. On appelle ainsi les assignats émis par l'ancien gouvernement sur les biens non encore vendus.

L'archevêque n'a pas voulu s'associer à ces mesures, et a protesté dans le *Journal officiel*, donnant pour raison qu'il ne peut aller contre les ordres du Pape.

Vous voyez que la cour de Rome nous est un obstacle jusqu'au Mexique.

Ces décrets bien que rendus ne sont pas exécutés, et les individus auxquels on avait fait l'application du séquestre n'ont encore pu rentrer en possession de leurs biens.

Toutes ces luttes, bien que leur dernier résultat ait produit une impression favorable à l'intervention, tiennent néanmoins les populations dans l'incertitude, et il est fort à désirer que Maximilien arrive pour annihiler la régence. Si on le voit marcher franchement dans les voies de l'intervention, je ne doute pas de l'adhésion de la plus grande partie du pays. C'est le plus sûr moyen de pacifier le Mexique, ce qui ne veut pas dire que nous allons bientôt rentrer. Je crois au contraire que pas un homme ne sortira d'ici avant la fin de l'année prochaine.

Nous craignons beaucoup que le général Douay ne soit nommé gouverneur des provinces du Nord; dans ce cas nous sommes de ce côté pour un temps indéfini. Ce ne sera pas amusant, car il paraît que, Guadalajara exceptée, toutes les villes de cette région sont bien tristes.

Pour mon compte cela m'est indifférent; le temps passera aussi bien ici que là et nous amènera toujours à l'époque de la rentrée et au bonheur de vous revoir.

H. L.

XXXII

Queretaro, le 22 novembre 1863.

Par le courrier j'ai reçu dix lettres, de vous, d'un de mes anciens généraux et de mes amis; j'en ai eu pour deux jours à lire, et j'ai été bien heureux.

Après avoir tant désiré quitter Mexico, j'ai regretté de partir, lorsque le moment est arrivé. Je m'étais créé un cercle de relations fort agréables; la famille dont je crois vous avoir parlé dans une de mes précédentes lettres est vraiment charmante, et me témoignait beaucoup d'affection. Maintenant que nous sommes en route depuis douze jours, les occupations, la marche, les distractions effacent les regrets, et me rendent tout à moi-même.

Nous sommes à Queretaro depuis trois jours; nous y sommes arrivés sans coup férir. L'ennemi recule au fur et à mesure que nous avançons. Seulement, comme nous sommes obligés de garder notre ligne, nous nous affaiblissons toujours en avançant, et si nous marchons encore quelque temps le général de division n'aura plus avec lui que son état-major.

Nous avons été très bien reçus par la population de Queretaro : c'est la seule ville qui jusqu'à présent nous ait fait bon accueil.

Trois jours avant notre arrivée les libéraux avaient abandonné Queretaro, n'y laissant qu'une bande de cinq cents cavaliers qui inspiraient la terreur par leurs menaces de pillage et d'incendie. C'est cette circonstance qui a pressé notre marche, et nous a fait franchir en neuf jours la distance de cinquante-quatre lieues qui sépare Mexico de Queretaro.

La veille de notre arrivée nous avons appris un triste événement.

Comonfort, venant de San Luis, se rendait à Queretaro ; en route il apprend que cette dernière place est évacuée par les siens. Il change alors de direction, gagne sur la droite, pour se porter sur Celaya où sont réunies toutes les forces libérales. A quatre lieues de Celaya son escorte, forte de cent hommes, est attaquée par une bande de brigands ; dans cette rencontre l'escorte prend la fuite, et Comonfort est tué avec dix de ses officiers. On n'est pas encore bien fixé sur le nom de cette bande. Les uns disent que ce sont des brigands travaillant pour leur compte en dehors de tout parti ; d'autres croient plutôt, et je suis de leur avis, que ce sont des brigands nos alliés. Tristes alliés !

Quoi qu'il en soit, mon opinion est que la mort de Comonfort est un fait très regrettable, car il était du petit nombre des Mexicains que l'on n'accusait pas de concussion. Il jouissait d'une très grande influence, et si, comme on l'assure, il avait l'intention de se rallier à l'intervention, il aurait entraîné tout son parti.

Les journaux nous ont apporté la nouvelle de l'acceptation de Maximilien qui à nos yeux équivaut à un refus, car nous sommes trop peu nombreux pour avoir la prétention d'occuper tout le pays, de le pacifier, et de le faire voter même avec un semblant de régularité.

Le grand malheur est qu'il n'y a pas un drapeau auquel les Mexicains *juste milieu* puissent se rallier.

La régence est détestée, et d'autre part les Mexicains ne peuvent se rallier au général Bazaine qui n'a aucun caractère officiel à cet égard.

La présence de Maximilien aurait un très grand poids, et j'estime que les gens indécis se jetteraient dans ses bras, surtout s'il lâchait le parti réactionnaire pour se rapprocher du parti libéral.

Quoi qu'il en soit, plus nous allons, et plus tout se complique ; si Maximilien ne vient pas bientôt, il manque peut-être l'occasion, et alors nous n'osons plus fixer de limites à notre séjour en ce pays, car la France est obligée d'en faire la conquête, ou du moins de l'occuper indéfiniment.

Vous recevrez cette lettre, si elle vous arrive, juste le 1^{er} janvier pour vous porter mes vœux de bonne année ; le plus ardent que je forme est que vous preniez en patience le temps de notre séparation, qui, je le crains fort, est encore d'un an au minimum. Je dis : si cette lettre vous arrive, parce qu'elle va partir par la diligence qui n'est pas escortée. Or, d'ici à Mexico la diligence est dévaluée en moyenne cinq fois sur six, et il est possible que les bandits, qui habituellement respectent les dépêches, s'en emparent cette fois.

Si par bonheur vous recevez cette lettre, ne vous étonnez pas si d'autres ne vous parviennent point, comme c'est probable, car plus nous nous avançons vers le Nord, plus les diligences sont arrêtées et dévalisées.

Nous attendons le général en chef avec le reste de nos forces disponibles vers le 25 ou le 26. Nous nous mettrons alors en route pour Guanajuato et probablement San Luis. Nous n'aurons pas, je crois, le plus petit combat à espérer.

On m'apprend à l'instant que l'archevêque a donné sa démission de la régence.

Adieu, je vous embrasse et suis toujours bien à vous.

H. L.

XXXIII

Celaya, le 4 décembre 1863.

Vos lettres du 31 octobre me sont arrivées hier; jamais je n'avais reçu de vos nouvelles aussi promptement.

Si mes lettres vous apportent une grande joie, il en est de même des vôtres, je vous assure; apprendre que vous allez bien, que vous prenez bravement votre parti de mon absence, est pour moi un bonheur

qui me fait bien vite oublier tous les ennuis que j'ai eus. Du reste j'en ai complètement fini avec les regrets et le souvenir des déboires.

Depuis que nous sommes en route, je me retrouve dans mon élément, j'ai repris mon activité, et j'oublie tout le reste.

Nous sommes arrivés avant-hier à Celaya, où le général en chef nous a rejoints avec une autre colonne venant du côté de Morelia. C'est ici que le pauvre général Bazaine a appris la mort de sa femme. Vous pouvez vous faire l'idée de son chagrin, lui qui ne vivait que pour sa femme et qui reportait tout à elle. Il paraît qu'il est dans un état de prostration inexprimable.

Aujourd'hui, à huit heures du matin, il a assisté avec ses officiers seulement à un service funèbre. De notre côté nous avons fait dire par notre aumônier une messe à laquelle nous avons invité tous les officiers de la colonne.

C'est en rentrant de cette cérémonie que je vous écris à la hâte, car je n'ai que quelques minutes à vous consacrer. Nous partons demain, nous avons beaucoup à faire, et il faut que les lettres soient à la poste à trois heures.

Nous sommes venus en deux jours de Queretaro à Celaya. Selon son habitude, l'ennemi se retire toujours devant nous. Il paraît qu'il se concentre à Salamanca, et sur un autre point plus au nord, mais je suis sûr que là pas plus qu'ailleurs il ne nous attendra.

Demain nous partons pour Guanajuato où nous serons au bout de cinq jours de marche; là nous

attendrons de nouveaux ordres du général en chef qui n'a pas encore fait connaître ses intentions : peut-être viendra-t-il nous rejoindre, peut-être ira-t-il dissiper le rassemblement de Salamanca.

Notre situation ici semble toujours inextricable. La réponse si peu catégorique de Maximilien a produit très mauvais effet, et a augmenté l'indécision de tout le monde.

Il paraît en outre que M. Escandon, membre de la commission qui a été offrir la couronne à l'archiduc, aurait écrit à sa famille que son avis à lui, d'après une conversation qu'il aurait eue avec Maximilien, était qu'il n'accepterait pas.

Néanmoins nous poursuivons toujours nos opérations ; puisque Maximilien veut des votes, nous allons aller dans toutes les capitales d'États. Nous sommes en tout encore à peu près dix mille hommes. Après Guanajuato, nous irons probablement à San Luis et à Guadalajara.

Le bruit court en ce moment que Vidaurri, le président des États de Nuovo Léon et de Monterey, se serait prononcé pour nous et aurait déclaré la guerre à Juarez.

Si cela pouvait être, ce serait pour nous un immense avantage, dans ce sens que nous ne serions pas obligés de nous rendre dans ses capitales, et qu'ensuite il pourrait aller lui-même à San Luis.

Il paraît certain que Comonfort avait l'intention de se rallier à nous. Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, sa mort est pour nous un malheur.

On parle aussi de l'intention qu'aurait Doblado

d'abandonner Juarez, et on dit qu'il y a des relations établies entre lui et le général en chef. Cela peut être, cependant je ne vois pas trop pourquoi Doblado se rallierait maintenant. Si Maximilien était là, ce serait autre chose ; sa présence nous éviterait très certainement toutes ces grandes courses que nous sommes obligés de faire à travers cet immense pays.

Le général Bazaine, au point de vue des opérations militaires, donne raison à tous ceux qui avaient confiance en lui. Quant aux menées politiques, il n'a rien laissé transpirer, et cela avec grande raison, les choses ne pouvant réussir qu'avec le secret le plus absolu.

Avant de quitter Mexico, il a eu une longue conférence avec M. de Saligny, qui toujours ne veut pas partir, et prend pour prétexte son prochain mariage. Il paraît que le général Bazaine, malgré les ordres qu'il avait reçus d'éloigner ce personnage, aurait consenti à fermer les yeux, et à le laisser à Mexico, à la condition qu'il ne se mêlerait plus de politique.

Mais par le dernier courrier arrivé hier, l'Empereur aurait écrit au général en chef de faire embarquer M. de Saligny pour la France ; le général est déclaré responsable de l'exécution de cet ordre.

Ceci nous prouve que ce pauvre Empereur comprend enfin qu'il a été trompé.

Nous espérons qu'il est aujourd'hui suffisamment renseigné pour savoir que la seule manière de donner une solution à la question du Mexique est de forcer la main à Maximilien, et de l'envoyer ici immédiatement.

Malgré ma bonne volonté, je ne puis écrire à d'autres qu'à vous. Excusez-moi auprès de nos parents et amis. Je vous embrasse.

H. L.

XXXIV

Guanajuato, le 12 décembre 1863.

Nous sommes à Guanajuato depuis trois jours. Vous ne pouvez vous faire une idée de ce qu'est cette ville, et je ne me serais jamais figuré qu'il en pût exister une dans de semblables conditions.

Guanajuato, centre de soixante-dix mille âmes, est bâti dans un ravin d'un pâté de montagnes excessivement tourmentées. Toutes ces montagnes sont argentifères, et il n'y a pas un pavé dans la ville qui ne renferme de l'argent.

Il y a environ deux cent cinquante ans, les Espagnols ont découvert ces gisements d'argent, et se sont mis aussitôt à les exploiter. C'est ce qui a donné naissance à la ville de Guanajuato dans un pays où il n'est possible d'établir aucune culture, et où il n'y a pas d'eau.

Toute la population vit de l'eau d'une seule mare située dans un ravin à deux kilomètres de la ville,

et qui est alimentée par les pluies. Il y a certainement un quart des habitants employés à aller chercher de l'eau aux trois autres quarts.

Guanajuato est dans une position très pittoresque et donne à première vue une impression très favorable : on sent qu'on est dans une ville riche; tout y est bien entretenu; les maisons sont fort belles, et offrent un grand confort. C'est de toutes les villes du Mexique celle où jusqu'ici j'ai rencontré la meilleure société. Tous ces propriétaires de mines sont des gens instruits, bien élevés, et qui ont beaucoup voyagé. Nous avons été parfaitement accueillis dans l'intérieur des familles, quoique à notre entrée, la réception ait été glaciale.

Je suis logé chez le propriétaire d'une hacienda à bénéfice, c'est-à-dire d'une ferme ou établissement à argent.

J'ai été visiter l'hacienda et les mines; c'est dans ces mines qu'a été creusé le premier puits il y a plus de deux cent cinquante ans. Le temps que nous a pris l'examen détaillé de la fabrication de l'argent ne nous a permis de descendre qu'à cinq cents mètres de profondeur. Nous devions y retourner aujourd'hui, mais l'ordre de départ de demain nous en empêche.

Tels étaient les procédés d'extraction de l'argent il y a cent cinquante ans, tels ils sont encore aujourd'hui.

Les mines sont concédées par le gouvernement à celui qui découvre les filons. L'État prélève un droit de 22 0/0 sur tout l'argent produit. C'est un de ses principaux revenus, aussi tient-on beaucoup à ce que l'on travaille toujours; tout concessionnaire de

mines qui ne fait pas travailler pendant quatre mois perd sa concession.

Pour l'extraction du minerai, le maître s'entend avec les ouvriers, et partage à part égale le minerai extrait par eux ; il leur achète l'autre part selon la richesse du minerai.

Mon propriétaire me racontait qu'il y a quelque temps un de ses ouvriers qui exploitait un filon très pauvre qui lui rapportait quatre francs par jour est tout à coup tombé sur un filon tellement riche que dans l'espace de deux semaines il a gagné quatre mille piastres, c'est-à-dire 20,000 francs. A lui seul il avait donc extrait pour 40,000 francs de minerai, puisque le maître en a eu la moitié.

Le minerai extrait est porté dans l'hacienda où on le réduit en poudre impalpable ; on le mêle ensuite avec du mercure. Ce mélange se fait au moyen de mules qui pétrissent cette boue semblable à du mortier.

Lorsque le mélange est bien fait, on lave cette boue de manière à ne laisser que l'amalgame que l'on met dans une cornue. Le mercure s'évapore, et il reste en définitive l'argent.

Je puis vous assurer que nous ne sommes pas tombés en extase devant cette manipulation d'argent.

J'aime bien mieux la Lorraine, où il n'y a pas de mines d'argent, mais où il y a de l'eau, et où au moins le pauvre n'est pas exposé à mourir de soif comme ici.

Vous ne vous figurez pas quel mal nous avons eu pour pouvoir camper nos troupes le plus près possible de la mare, sur ces têtes de rochers dénudés.

C'est à tel point que le lendemain de notre arrivée nous avons dû faire partir le plus gros de nos troupes pour Silao, à cinq lieues d'ici.

Guanajuato devait être un centre d'approvisionnement ; mais le général Douay s'est empressé de rendre compte de la position au général en chef, en lui demandant avec instance de partir.

La réponse est arrivée aujourd'hui, et nous partons demain dimanche, ne laissant à Guanajuato qu'un bataillon de garnison.

Mardi nous serons à Léon où nous attendrons un convoi de Mexico. Notre séjour dans cette ville sera de dix ou douze jours, et aura aussi pour but de couvrir la marche du général en chef qui, avec la grosse colonne, va à Guadalajara.

Lorsque nous aurons atteint ce but, nous irons à Lagos, et de là à San Luis et à Zacatecas. Vous voyez que nous avons encore bien du chemin à faire. D'ici à San Luis, en passant par Lagos, nous avons cent lieues ; mais nous nous dépêcherons.

Doblado n'est pas encore rallié.

Il y a quatre jours il avait promis d'une façon presque formelle de venir à nous, et ensuite, il n'a plus voulu. Le général en chef aurait, dit-on, rompu les pourparlers et l'aurait envoyé promener. Ceci l'aurait fait réfléchir, car il y a une commission, dont fait partie mon propriétaire, qui doit aller voir ce soir le général Douay afin de renouer les relations.

Doblado, bien que ce soit un voleur, est aimé dans son État, parce qu'il sait y maintenir l'ordre et n'est pas tracassier ; son adhésion pourrait nous servir beaucoup.

En attendant, nous sommes sur les grands chemins, passant du froid au chaud, et réciproquement, ce qui n'a d'influence que sur nos visages qui continuent à changer de peau. La santé de toute l'armée et la mienne en particulier sont excellentes. Cette vie de mouvement m'intéresse beaucoup; le temps passe sans que nous nous en apercevions. Il n'y a pas de place pour l'ennui, je vous assure, et s'il m'arrive encore parfois de penser à mon épaulette de chef d'escadrons, c'est bien rare.

Très probablement nous continuerons à courir le pays jusqu'au mois de septembre ou d'octobre de l'année prochaine. J'aurai alors plus de deux ans de Mexique, et je demanderai à rentrer sans aucune vergogne, comme disent les Espagnols. En attendant cet heureux jour de la réunion, continuez à vous bien porter et à prendre patience.

Aujourd'hui les notables de la ville se sont constitués en commission pour aller chez le général Douay lui exprimer leur désir de voir s'opérer un rapprochement entre le général en chef et Doblado.

Demain ils partent avec nous pour Silao afin de se présenter au général Bazaine, prendre ses inspirations, et aller ensuite à Doblado. Cela peut réussir, nous dispenser de parcourir tous les États du Nord, et avancer beaucoup notre retour. Ma première lettre vous renseignera à cet égard.

Je n'ai plus le temps d'écrire à personne; soyez mon interprète auprès de tous.

Je vous embrasse.

H. L.

XXXV

Silao, le 13.

Nous arrivons à Silao où nous mettrons dans un instant nos lettres à la poste.

La commission sort de chez le général Bazaine qui lui a dit que, Doblado le tenant dans l'incertitude depuis longtemps, il ne voulait plus entendre parler de lui.

Le général en chef a cassé les nominations municipales et politiques qu'avait faites le général Douay, à Guanajuato. Ces nominations étaient cependant tombées sur des personnes très honorables, que le général Bazaine, sur les inspirations d'Almonte, remplace par des gens tarés. Il y a encore là-dessous, d'après ce qu'on assure, des affaires d'argent dont le général Bazaine est très innocent bien entendu, mais il est la dupe d'Almonte.

Ce changement a produit le plus mauvais effet.

On dirait vraiment que cette triste campagne du Mexique est destinée à être marquée du sceau de la fatalité depuis son commencement jusqu'à sa fin.

H. L.